

P. Camille REVEL Philosophe

Un homme vient de mourir qui n'était guère connu, en dehors d'un petit cercle d'amis. Et pourtant cet homme a laissé des ouvrages dignes de passer à la postérité et de figurer dans toutes les bibliothèques consacrées à la philosophie des sciences et à la philosophie pure.

Nous avons connu P.-C. Revel dès 1903. Côte à côte nous suivions à cette date les cours du toujours regretté Hannequin sur la Critique de la Raison Pure et sur l'histoire générale des théories philosophiques. Dans la force de l'âge, il se pliait admirablement à nos élans de jeunes étudiants et, avec tout le respect que nous inspirait la profondeur de son jugement et la subtilité de son esprit, nous le considérions comme l'un des nôtres.

La philosophie de Revel est basée sur les mathématiques qu'il connaissait à fond et sur les sciences exactes dont il avait fait une étude approfondie. C'est à elles que son raisonnement, précis, exempt d'hypothèses osées et de verbiage inutile, doit sa forme concise et sa puissance dialectique.

Par son œuvre, Revel se classe parmi les métaphysiciens qui ont assimilé les Prolégomènes de Kant et souscrit les conclusions que le père de la théorie lui-même n'a pas voulu formuler.

En dehors d'un certain nombre d'études que nous passerons sous silence, malgré leur intérêt évident, Revel a écrit trois traités principaux : 1° *Le Hasard, sa loi et ses conséquences dans les Sciences et en Philosophie* (6 éditions successives et un compendium) ; 2° *Essai sur la Métempsychose d'Espèce* ; 3° *Esquisse d'un essai sur les Facultés humaines*.

De ces trois ouvrages, le second nous transporte dans le

domaine de la physiologie métaphysique et situe un problème qui a toujours préoccupé Revel, mais s'apparente à la philosophie occulte.

Et c'est dans ce traité qu'il faut, sans doute, chercher sa suprême pensée et son ultime croyance.

Il y étudie la métempsychose limitée à l'espèce humaine et considère l'homme comme un ternaire ainsi constitué : a) Un soma, qui est notre corps charnel (1^{re} enveloppe) ; b) Un aéroscome, corps éthérique et subtil, principe de vie, forme essentielle du corps de chair (2^{me} enveloppe) ; c) Un principe actif ou particule directrice, siège du moi conscient et des catégories intellectuelles, qui détermine et conditionne l'existence et le développement de notre être en lui donnant son unité réelle.

Tandis que les deux enveloppes se dissolvent, le sarcosome à la mort, et l'aéroscome à la suite d'une évolution invisible, le principe actif, si, pour Revel, il n'est pas immortel au sens théologique du mot, perdure indéfiniment sur divers plans plus ou moins immatériels, et c'est en lui que réside la possibilité de réincarnation, c'est-à-dire la métempsychose spécifiquement humaine.

Le *Traité du Hasard* est la première œuvre de Revel et, peut-on dire, l'œuvre de toute sa vie. De 1890 à 1930, pendant 40 ans, il a perfectionné, développé ou condensé sa théorie, mais sans jamais en modifier la base essentielle.

Le schéma sur lequel repose son système est le suivant : 1^o De l'Infini on ne peut rien tirer, ni dans l'expérience, ni dans les sciences théoriques, ni en philosophie ; 2^o Nos raisonnements de tous ordres doivent être basés sur l'indéfini qui s'allonge *ad libitum* dans un sens ou dans l'autre ; 3^o Tous les possibles, et ils sont en nombre indéfini, ont, sur la roue du devenir, un droit égal à l'existence ; 4^o Tous les raisonnements des philosophes sont viciés dans leurs prémisses et dans leurs conclusions — par la catégorie causale. Kant lui-même s'est laissé circonvenir par le serpent de la causalité. Nous ne pouvons, en effet, concevoir aucun phénomène sans chercher aussitôt à le rattacher à une cause. Et cette cause nous la situons

invariablement en dehors de nous, c'est-à-dire qu'en fin de compte nous la faisons reposer sur l'Infini.

C'est pourquoi il voue à la stérilité toutes les théories philosophiques émises jusqu'à nos jours. Aussi, vers la fin de sa vie, en était-il venu à une admiration non dissimulée pour Çakya-Mouni. Mais, trop occidental pour s'inféoder au Bouddhisme, il s'était réfugié dans la doctrine des Eléates. Toutefois, cette doctrine, appuyée par vingt siècles d'analyse n'aboutissait pas, chez lui, au scepticisme rigoureux d'un Zénon ou à l'agnosticisme de ses modernes successeurs P.-C. Revel admettait l'intégralité de la science expérimentale basée sur les principes directeurs exposés par Kant, le néo-criticisme et les grands synthétistes allemands.

Son agnosticisme, à lui, portait seulement sur le problème ontologique. et, métaphysicien de premier plan, il rejetait les conclusions de la métaphysique classique. Il n'admettait pas l'intrusion de l'esprit dans le domaine mouvant de la transprésentation. Mathématicien, il niait la possibilité, en l'état actuel de nos facultés, de découvrir le point d'appui réclamé par Archimède. C'est ce qu'il a exposé, en 1927, avec une lumineuse clarté, dans son *Esquisse d'un Essai sur les Facultés humaines*.

En ce traité, il ramène tout : apparence et réalité, à l'exercice des fonctions de nos facultés associées en nombre indéfini. Il voulait fouler sans cesse dans le sentier des idées un sol stable sur lequel il ne risquait pas de s'enliser. Aussi, il regrettait d'avoir osé, en la première page de son *Essai*, cette affirmation : « l'Infini est la puissance génératrice mystérieuse de l'indéfini » Il aurait voulu supprimer cette proposition pour ne pas avoir dans son œuvre le ver rongeur de toutes les philosophies.

Cependant, il cherchait le passage entre le subjectif et l'objectif, se désespérant presque de sentir le problème insoluble en partant de la base scientifique qu'il ne voulait point abandonner. La mort ne lui a pas laissé le temps de trouver la voie, sans doute parce que l'expérience ne permet pas une telle échappée. Pendant de longues années nous en avons discuté

ensemble ; lui, s'obstinant, bien à regret semble-t-il, à nier la possibilité du point d'appui ; nous, à essayer de lui prouver la nécessité et la légitimité d'un appel à l'Infini, c'est-à-dire au rapport qui lie fatalement l'absolu au contingent.

Les lecteurs des *Annales* se souviennent des controverses courtoises que nous avons agitées à l'occasion de *l'Essai sur les Facultés* (n° 31 des *Annales* Juin 1928). Nous ne les rouvrirons pas sur la tombe de notre ami, nous nous contenterons de poser le problème tel que Revel le concevait à la veille de sa mort :

La pensée Kantienne poussée dans ses dernières conséquences est inattaquable. L'essence intime du Noumène nous est à jamais fermée. Nous connaissons seulement de phénomènes et ceux-ci sont le résultat de l'action de nos facultés sur le donné expérimental. En somme, il n'y a que du donné sur lequel nous travaillons dans le cadre de nos catégories, et le monde extérieur est, pour nous, purement subjectif. Toute ontologie est donc illusion.

L'analyse scientifique ne peut transgresser cette conclusion, il faut le reconnaître. Mais s'ensuit-il qu'il faille se cantonner dans le « non ultra possumus » et abandonner toute métaphysique au néant ? Non ; il y a une chose indéniable : le Phénomène cognoscible est un résultat, le résultat d'une action extérieure captée par notre entendement. Il est donc bien subjectif en tant que réaction ; mais l'action qui le déclenche ne peut être qu'objective quiscque extérieure au sujet pensant ; ou, alors il faut faire appel à l'arbitraire et tout sera tiré de notre moi sensible et intellectuel. L'essence du Noumène peut ainsi nous rester inconnue à jamais, il y a néanmoins un rapport entre lui et nous et ce rapport sera le point d'appui qui nous permettra d'outre-passer dans une mesure limitée et réelle notre propre subjectivité.

Si nous voulons pénétrer l'essence du Noumène au moment où se produit le rapport, il est évident que tout disparaît : ou le noumène devient phénomène au point de contact, ou réciproquement. Mais il s'agit ici de choses bien plus simples et

certainement légitimes : 1° De l'existence du rapport, conclure à l'existence des deux termes de ce rapport et par conséquent affirmer la possibilité du monde objectif, c'est-à-dire du Réel ; 2° Cette opération effectuée, en tirer les conclusions et bâtir une métaphysique, par analogie avec ce que nous connaissons, mais naturellement sans point de contact avec l'ontologie médiévale ou même moderne.

Tel était le thème coutumier de nos discussions. Cependant Revel revenait toujours à son principe liminaire. Il voyait dans toutes les objections la causabilité qui nous enchaîne, malgré nous, dans le monde du relatif. Il avait raison, en ce sens que l'Absolu, l'Infini, le Noumène sont, à proprement parler, *l'Impensable*, c'est-à-dire des entités situées en dehors de nos catégories. Mais, peut-on empêcher un cerveau humain de s'appuyer sur une notion aussi insondable qu'elle est réelle et dont il sentait lui-même l'influence inéluctable à la base de nos connaissances ? sans elle, tout s'évanouit, la quantité comme la qualité, la cause comme l'effet, l'apparence comme la réalité. Un seul lien subsiste pour donner une cohésion superficielle aux séries phénoménales : nos facultés !

C'est suffisant pour explorer le Relatif, seulement l'esprit humain reste amputé d'une partie essentielle de son être et son besoin d'expansion se limite à lui-même.

Cette perspective, Revel l'admettait, tout en cherchant si dans les tréfonds des phénomènes il n'y avait pas un passage pour arriver à quelque chose de plus haut que le Nirvana, conclusion inévitable de tout agnosticisme.

C'est pourquoi, du reste, l'analyse subtile à laquelle il avait soumis le composé humain l'avait conduit à la métempycose, pour satisfaire le mystérieux penchant de notre esprit à la stabilité de l'univers spirituel.

C. CHEVILLON.